

## **Est-ce que Sir John A. était notre Meilleur PM?**

de Richard Gwyn

De tous les 28 Premiers ministres depuis la Confédération, nous ne nous en souvenons vraiment que de deux : John A. Macdonald et Pierre Elliott Trudeau.

Ce n'est pas dire qu'on oublie complètement tous les autres (en fait, ils sont moins que 28, car certains ont servi deux mandats).

On admirera toujours l'élégance et l'éloquence de Wilfrid Laurier. On appréciera l'art de Mackenzie King pour avoir fait transformer le Canada de société principalement agricole en nation urbaine et industrielle, et pour avoir mis en place une fonction publique moderne.

On se souviendra de Lester Pearson pour ses réussites dans le maintien de la paix et avec le drapeau de feuille d'érable et bien sûr pour être lauréat du Prix Nobel pour la paix. Et même si John Diefenbaker nous a plutôt déçus, il a tout de même réussi à agiter un pays somnolent et a lancé le défi d'une vision du Nord.

Tout cela dit, Macdonald et Trudeau se distinguent de tous les autres. Dans un certain sens, tous les deux sont toujours en vie. Tous deux suscitent toujours des émotions fortes, et de toutes sortes : de l'admiration comme de la colère, de l'amour comme de la haine, du respect comme de la condamnation. Nous nous intéressons à tous les deux, et nous avons des sentiments forts à propos de chacun.

Chacun est, chose rare au Canada, un héros; en même temps, chacun est, à l'avis de pas mal de Canadiens, un méchant—Macdonald pour avoir mis à mort Louis Riel, Trudeau pour avoir imposé la Loi des mesures de guerre.

Quant à Trudeau, l'une des observations les plus fines à son propos est celle des auteurs Christina McCall et Stephen Clarkson : « il n'arrête pas de nous hanter ».

Pour ce qui est de Macdonald, on pourrait dire : « il n'arrête pas de nous railler ». Tout portrait de cet homme représente un air amusé, sardonique, comme s'il nous guette tout en complotant comment manipuler et séduire les gens à devenir Conservateurs.

Il existe des parallèles dans les carrières des deux hommes. Tous deux ont perdu une élection puis se sont vu remis au pouvoir à la première occasion, par des électeurs au plus heureux de voir le retour de leur héros/méchant.

Ni l'un ni l'autre n'incarnait le Canadien typique. Chez Trudeau, c'était très évident : il semblait se sentir bien plus confortable dans une conversation avec un intellectuel européen ou un moine bouddhiste qu'avec un Canadien quelconque.

Macdonald a brisé une règle canadienne encore plus sérieuse. Il ne s'intéressait aucunement à se donner des airs respectables et comme il se doit. Non seulement aimait-il la bouteille, il ne faisait aucun effort de cacher ce fait; il était totalement sans contrition. Il a répondu à chahuteur – très correctement – que les électeurs préféraient « John A. ivre à George Brown sans alcool ».

Il y avait aussi des parallèles politiques. Chacun visait à bâtir le Canada. Pour Trudeau, cela voulait dire rapatrier la Constitution et la Charte des droits et des libertés, ainsi que développer le bilinguisme et le multiculturalisme.

Chez Macdonald, il s'agissait de la Confédération même, et ensuite de la politique nationale de tarifs douaniers élevés pour appuyer le secteur manufacturier, la mise en place de la Gendarmerie royale et surtout la réalisation du rêve inimaginable d'un chemin de fer transcontinental.

Mais ce n'était pas seulement le développement du Canada qui les préoccupait : tous deux avaient pour mission de sauver leur pays. Trudeau, par exemple, a lutté toute sa vie pour assurer que le Québec ne quitte pas le Canada.

Pour Macdonald, il était question d'empêcher que les Américains ne prennent contrôle du Canada, ni que – menace tout aussi grave à ses yeux – les Canadiens glissent vers le Sud dans un élan libre-échangiste avant que la Confédération n'aie le temps de « se durcir de cartilage en os ».

On dirait que, avec le passage du temps, Macdonald a joui d'une réception plus douce aux cœurs des Canadiens. Lui et Trudeau étaient tous deux bien chéris pendant leur vie et les funérailles des deux ont occasionné un deuil national.

Néanmoins, Trudeau demeure un personnage controversé à l'époque contemporaine alors que Macdonald suscite une réaction plus bienveillante et une plus grande aptitude pour se délecter de son humour et de son humanité (les historiens sérieux, pour leur part, ont toujours tendance à être bien plus sévères à son compte).

L'anniversaire de la naissance de Macdonald – il reste toujours de l'incertitude si c'est le 10 ou le 11 janvier – se fêtera cette semaine dans des endroits aussi épars que Vancouver et sa ville natale de Kingston. Après avoir complété ce texte, j'irai à Hamilton pour présenter un discours devant un groupe qui organise son troisième événement annuel, alors qu'une autre biographe de Macdonald, Charlotte Gray, en fera de même à Orillia.

Et plusieurs gens d'à travers le pays lèveront un verre à Macdonald le 10 ou le 11 janvier. On devrait en faire de même pour Trudeau; mais lui, il n'était pas aussi épris de la bouteille.

*Gwyn est l'auteur d'une nouvelle biographie couronnée de succès: John A; The Man Who Made Us, dont il rédige actuellement le deuxième volume. Parmi ses œuvres précédentes, on compte une biographie de Trudeau, The Northern Magus.*